

Trente années de police à Montréal racontées par un directeur adjoint du SPVM avant son départ

Lorsqu'il était enfant, Yves Charette a rêvé, comme plusieurs petits garçons, de devenir policier. Après avoir entrepris de brèves études littéraires au cégep, il pose sa candidature pour devenir vendeur au grand magasin Dupuis Frères, aujourd'hui disparu : il y est plutôt affecté à la sécurité. En plus de surveiller le vol à l'étalage, il assiste les personnes blessées ou à mobilité réduite, les enfants et les personnes en difficulté. Son désir d'aider et de rassurer les gens dans le besoin refait surface.

Un jour, il arrête un individu armé qui se promène dans le magasin pour ensuite apprendre qu'il est suspect de deux homicides. Ajoutés à sa volonté de servir, cette première arrestation d'un suspect de meurtre à l'âge de 19 ans, la mort horrible de deux collègues de travail au Gargantua, ainsi que ses contacts fréquents avec un passionné, le constable 1111 André Bouchard, finissent par le convaincre de réorienter sa carrière. En 1978, il fera partie du dernier contingent constitué de policiers sans formation en techniques policières. Trente ans plus tard et quelques jours avant d'aborder une retraite active, il a accepté de nous parler de l'évolution du SPVM.

HJ – Pourquoi avoir choisi le SPCUM ?

YC – Je n'aurais jamais imaginé travailler ailleurs : j'ai été élevé dans Hochelaga-Maisonneuve. Montréal, c'était mon monde.

HJ – Qui étaient les policiers de Montréal en 1978 ?

YC – Surtout des hommes, des Québécois de souche, blancs pour la plupart, avec un taux de diplomation bien moindre [qu'aujourd'hui – NDLR]. À compter de 1979, les femmes arrivaient à deux ou trois par contingent ; aujourd'hui, elles comptent souvent pour 50 % d'un nouveau contingent. Aujourd'hui, je ne crois pas que nous pourrions concevoir un Service homogène, sans femmes ou non représentatif des différentes communautés. Nous avons adopté une philosophie de travail plus dynamique et des solutions mieux adaptées à différentes situations. Nous ne pourrions retourner en arrière.

Par contre, les valeurs de base des policiers de l'époque sont les mêmes : des gens avec l'envie de servir, d'aider. Même si certains croient que ce sont le salaire et les conditions de travail qui attirent les candidats, être policier c'est une vocation. Ceux qui n'ont pas cette vocation n'accepteraient jamais d'aller sciemment risquer leur vie dans une bagarre armée ou d'aider quelqu'un qui gît dans ses déjections, même pour un salaire beaucoup plus élevé. Les policiers sont des gens de jugement, de détermination, de courage et d'action. Ils ont le courage de poser des gestes.

HJ – Quelles sont les différences entre le quotidien d'une recrue de 1978 et celui d'une recrue de 2008 ?

YC – Aujourd'hui, on prévoit des activités d'accueil et d'intégration pour nos futurs employés. Plusieurs ont l'occasion d'être cadets ou temporaires et de se familiariser avec l'organisation avant leur embauche : à l'époque, les nouveaux étaient en quelque sorte soutenus par les plus expérimentés. Nous avons un peu perdu ce genre de contacts lors de l'avènement de la Police de quartier, mais on tend à les réintroduire par divers projets de mentorat. Par ailleurs, l'équipement est beaucoup plus sophistiqué. En 1978, je partais sur la route avec mon auto, un micro, des menottes et mon arme. Je n'avais même pas de walkie-talkie. Lorsque je faisais du « beat » [ronde de surveillance – NDLR], il fallait que je sonne ma « boîte de rue », un équipement que la majorité de l'effectif d'aujourd'hui n'a vu qu'au musée de la police.

HJ – Justement, parlant du « beat », que pensiez-vous de cette manière de patrouiller ?

YC – Cela nous permettait un contact direct avec la population. Les gens du quartier nous reconnaissaient beaucoup plus que lorsque nous restons dans nos autos de patrouille. Les gens sans histoire pouvaient nous aborder et nous parler au quotidien plutôt qu'être en relation avec nous seulement lorsque quelque chose allait mal. Nous pouvions créer des liens et aussi amasser des renseignements.



HJ – Est-ce que d'autres aspects de la vie policière ont changé depuis 1978 ?

YC – Je dirais qu'il y a aussi eu une professionnalisation de la fonction : la formation préalable en techniques policières, puis des formations en cours d'emploi et des formations spécialisées qui outillent mieux les recrues et les policiers tout au long de leur carrière.

HJ – Les méthodes d'intervention ont-elles évolué en conséquence ?

Énormément. Nous sommes plus proactifs et structurés dans nos interventions. Il n'y a plus place à l'improvisation. Nous avons appris de l'analyse de nos erreurs et nous avons développé de meilleures pratiques. Et ce qui est intéressant, c'est que plusieurs des innovations ont découlé de propositions faites par des policiers de la base. Un exemple concret de notre amélioration constante ? Comparez nos interventions à Polytechnique en 1989 et à Dawson en 2006...

» Suite de l'entrevue à la page 6

